ʿAbd al-Ḥamīd IBN HADŪGA, *Amṯāl ǧazā'iriyya*. Al-ǧamʿiyya al-ǧazā'iriyya li-l-ṭufūla wa-ʿā'ilāt al-istiqlāl al-maǧǧānī, Alger, 1992. 22 × 23,5 cm, 330 p.

L'auteur est l'un des meilleurs romanciers algériens de langue arabe. Ce recueil compte 639 proverbes qui, dit le sous-titre, sont « couramment employés dans le village d'al-Ḥamrā', circonscription de Bordj Bou Areridj ». Ce village de Petite Kabylie situé à 40 km à l'ouest du chef-lieu et à 40 km au nord de M'sila a la particularité d'être « 100 % arabe, du moins par la langue » et de se trouver non loin de zones berbérophones. Cette particularité ne se sent guère dans les textes recueillis : il faut attendre le proverbe n° 106 pour trouver le premier mot berbère : *tšaššū* (« viande » en langage enfantin), ensuite le n° 163 contient le mot *ǧarṯīla* (couverture, couvre-lit, tapis de prière) qui est donné comme venant du berbère. Et c'est tout.

Mais ce village l'ayant vu naître, l'auteur ne manque jamais de signaler toute expression marquée, selon lui, au coin d'al-Ḥamrā' ! Ici (n° 74) c'est la présence dans le dicton d'un toponyme tout proche de chez lui qui en authentifie la provenance ; là (n° 60 : « Nous avons perdu la voix à [parler pour] ne rien dire »), ʿA.I.H. a personnellement connu le sage de la *ǧamāʿa* à qui on le doit, et le n° 98 se trouve à peu près dans le même cas. Mais la filiation la plus cocasse au village natal est celle du n° 93 (« L'amour peut tomber sur branche sèche ») qui ferait allusion à Laylā, la femme que Qays avait tant aimée qu'il en avait perdu la raison ; donc, selon cette *riwāya* tout à fait originale, Laylā était un laideron !

Pourtant « l'esprit de clocher » – si l'on peut dire – ne l'empêche pas d'admettre et même de rechercher des parentés dans la sagesse arabe et notamment maghrébine. S'il va de soi que tel proverbe évoqué est algérien, l'auteur éprouve parfois le besoin de signaler qu'on trouve quelque chose de semblable ailleurs. Le n° 201 est l'occasion d'évoquer à la fois la variante tunisienne (qu'on trouve dans le recueil du cheikh al-Baṣīr al-Zarbīnī) et la variante marocaine (qui lui est fournie par un hémistiche du cheikh ʿAbd al-Raḥmān al-Maǧḏūb). Cette dernière référence apparaît vraiment très souvent et dans deux cas (n°s 150 et 365), le proverbe donné n'est rien d'autre que la reprise d'un hémistiche du *malḥūn* marocain. L'auteur va même jusqu'à classer les variations « nationales » sur un même thème : il estime l'algérien n° 394 (« Ce qui est écrit sur la tête, ni *taleb* ni amulette ne l'empêche ») moins fataliste que l'égyptien et plus superstitieux que le tunisien.

Mais la poésie dialectale maghrébine – le *malḥūn* – n'est pas le seul domaine auquel notre auteur s'intéresse. L'*adab* le plus classique lui permet de faciles et savoureux rapprochements avec des pages entières du *Maǧmaʿ al-amṯāl* d'al-Maydānī, du commentaire de la *Ḥamāsa* et de bien d'autres recueils (cf. , notamment, p. 119-121) dont on trouve la liste en index. Il prend ainsi du recul par rapport à al-Ḥamrā' et, dès lors, peut se permettre de tout dire. Ainsi pour le n° 121 (« *Ḫubz w-ṭīz* ») qui s'emploie pour un homme qui a épousé une femme belle et riche, il s'excuse ainsi : « Ce proverbe est obscène et vulgaire. J'aurais préféré ne pas le mentionner ici mais j'ai craint de fausser la réalité sociale, et d'ailleurs dans les livres d'*adab* on trouve bien pis » (p. 69).

L'auteur veut en effet trouver dans ces maximes et dictons un certain reflet de la réalité sociale. Nous avons surtout affaire à un milieu campagnard où les bêtes parlent (cf. p. 153), à une philosophie paysanne (cf. n° 259 et le commentaire haut p. 113) et, éventuellement à une critique du paysan citadinisé (cf. p. 124). Certains proverbes peuvent être datés : le n° 539 est un écho de la révolte malheureuse qui dressa en 1871 al-Muqrānī contre l'occupant français, le n° 54 atteste la

BCAI 11 (1994) ʿA.Ḥ. Ibn Hadūga: Amṯāl ǧazā'iriyya, recensé par Ch. Vial
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

collusion des juifs algériens avec les chrétiens français, telle qu'elle est ressentie par les musulmans. Si bien des proverbes louent un comportement que d'autres aussi nombreux réprouvent (comme le fait d'épouser plutôt une parente qu'une étrangère), l'auteur constate que la sagesse populaire qu'il enregistre est rarement féministe. Pourtant, selon lui, l'entrée de la femme dans la vie professionnelle a amélioré les choses « mais pas assez pour garantir l'harmonie parfaite de la société » (p. 49). Aussi ne manque-t-il pas de saluer le n° 372 (« Le mari dit à sa femme : tu es lumière, je suis ténèbres ») de cette formule : « C'est l'un des rares proverbes qui rendent joliment justice à la femme. » Souvent il s'impatiente de la lenteur avec laquelle les esprits évoluent. Le cynisme/pessimisme du n° 149 (« Si, ici-bas, on arrive grâce au piston, dans l'au-delà c'est par son action »), il l'attribue à l'état d'une société « dépourvue de libertés et de démocratie, où triomphent bureaucratie et arrivisme ».

On ne dira rien de l'ordre pseudo-alphabétique des proverbes mais on louera l'auteur de multiplier les remarques pertinentes sur le lexique, la morphologie et la syntaxe de l'algérien. Il sent très bien ce qui peut surprendre un lecteur non algérophone dans les textes qu'il rapporte. Simplement on eût souhaité que tout cela fût dit une fois pour toutes, par exemple dans un court préambule au recueil, alors que nous n'avons ici que des commentaires au coup par coup, au risque soit d'un oubli, soit d'une redite.

Il convient enfin de dire que ce recueil représente un excellent instrument de travail. Si 233 pages sont consacrées aux proverbes et aux commentaires qui les accompagnent, une bonne centaine sont occupées par une quinzaine d'*indices* dont le dernier, assez surprenant, n'est pas le moins utile : « dictionnaire de la lettre *qāf* » (employée dans certains mots du corpus) avec ses deux branches, *qāf maʿqūda* (*i.e.* qui se prononce g) et l'autre.

Charles VIAL
(Université de Provence)

Pedro MARTÍNEZ-MONTÁVEZ, *Al-Andalus, España, en la literatura árabe contemporánea. La casa del pasado*. Editorial MAPFRE S.A. (Colecciones MAPFRE, Colección Al-Andalus, vol. XVIII/2), Madrid, 1992. 23 × 15 cm, 190 p.

Cette étude générale expose la vision riche et nuancée que la littérature arabe moderne (XIXe - XXe siècles) a présenté d'al-Andalus médiéval (la péninsule Ibérique d'époque islamique) et de l'Espagne moderne et contemporaine. D'où le sous-titre, expression de l'aspect dominant dans ces textes littéraires : « La maison du passé ». L'étude reproduit en espagnol de nombreux textes arabes choisis. Un index onomastique (noms de personnes et de lieux) facilite la recherche. La bibliographie, en arabe et en langues européennes, est indiquée en notes.

L'étude commence par quelques précisions bibliographiques où le professeur Martínez-Montávez, de l'université Autónoma de Madrid, tâche d'expliquer le fait de la situation particulière de l'Espagne dans les études sur la rencontre de l'Europe par les écrivains arabes modernes, et aussi la situation spécifique des arabisants espagnols, parmi les orientalistes européens.

BCAI 11 (1994) ʿA.Ḥ. Ibn Hadūga: Amṯāl ǧazāʾiriyya, recensé par Ch. Vial
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net